LES DEUX CONVENTIONS

XIV

Les Etats Unis n'ont sans doute pas une longue histoire, et si l'on dit que leur peuple, jeune encore, n'est pas encore véritablement formé, mais bien plutôt en voie de formation avec tous les éléments que le vieux monde a versés et verse aux Etats-Unis, l'on ne dit rien qui puisse être une injure au peuple américain. L'on peut même dire, sans déplaire à ceux qui affirment l'incontestable supériorité de la race anglo-saxonne, que cette race dominante déterminera l'esprit et le caractère de ce peuple. Il en est même qui croient déjà la chose accomplie.

Mais ce qui est certain, c'est que les Etats-Unis, bien que jeunes, comptant près de 80,000,000 d'habitants du reste, ont certainement une civilisation à cette heure, une civilisation à eux, leur appartenant, de leur nom, de leur physionomie, de leur ressemblance, de leur race et même de leurs races.

Que cette civilisation, œuvre rapide de la liberté, de l'immigration, du travail, de l'industrie, du progrès et du siècle, ne soit pas complète ou définitive, se continue et doit se continuer chaque jour, puisse se transformer et modifier son caractère avec le temps et l'âge, et même aboutisse à des conclusions absolument imprévues de ceux qui en ont été les premiers facteurs ou les initiateurs, cela est bien possible. L'avenir des peuples et des civilisations a toujours quelque chose d'inconnu et de mystérieux, et s'il est des civilisations qui s'étendent, qui grandissent, qui s'affirment dans plus de vérité et plus de justice, rayonnant plus haut et plus généreusement, méritant le respect et l'admiration, il en est aussi qui peuvent avorter misérablement.

Quoiqu'il en soit, sans que nous ayons à forcer la note de l'enthousiasme, nous pouvons déclarer hautement qu'il existe présentement une civilisation américaine dans le monde, que cette civilisation, pour n'être ni antique ni classique, n'est vraiment l'inférieure d'aucune autre, et même que cette civilisation, par plus d'un côté, malgré certains signes qui ne seront peut-être que des signes, est la supérieure de beaucoup d'autres, sans excepter la très grande et très glorieuse civilisation anglaise elle-même, celle que les Boërs saluent à cette heure dans l'agenouillement de la reconnaissance.

Car les Etats Unis, grâce à la plus parfaite des Constitutions politiques, dans une république sans oppression et sans centralisation, sous un gouvernement sans main de fer et sans épée militaire, avec une doctrine américaine ou un *américanisme* tout de paix et de liberté, ont pu s'assurer une démocratie inconnue en tout autre pays du monde et des institutions admirables pour leur développement pacifique et leur grandeur républicaine.

Aussi ce développement a-t-il été merveilleux, en moins d'un siècle, avec un peuple nouveau et même en voie de formation, toute une civilisation agricole, industrielle et commerciale de première taille et pouvant se mesurer sans crainte avec toute autre civilisation du même caractère et du même esprit.

XV

Mais si les Etats-Unis ont présentement une incontestable civilisation, est-ce que les Etats-Unis de la démocratie et de la république, qui doivent en partie leur force et leur prospérité à leur Constitution parfaite, n'auraient pas assez de richesses intérieures pour alimenter leur civilisation, même pour la développer encore dans le perfectionnement moral, et leur territoire, trop étroit, trop pauvre et trop peu fertile, exigerait-il l'agrandissement, l'extension et la conquête? Ne pourrait-on pas travailler, produire et vivre convenablement sur ce territoire trop peu favorisé, et le peuple américain n'y respirerait-il point librement?

Mais ce territoire, la moitié de tout un continent, est immense et riche, ne connaissant pas même ses richesses, et s'il compte près de 80,000,000 d'habitants, tous parlant la même langue, tous chrétiens, tous citoyens de la même patrie et du même drapeau, il peut aisément en abriter et en nourrir trois fois plus.

Est-ce le blé qui lui manque? Est-ce l'or, le fer ou le charbon?

Car les hommes bâtissent en fer aujourd'hui, et le charbon est la nourriture indispensable à leurs innombrables machines.

Non, en vérité, rien ne manque aux Etats-Unis, et leur territoire est assurément assez vaste pour leur peuple. Sont-ils même suffisamment colonisés, et cette œuvre de pacifique colonisation ne se poursuit-elle pas tous les jours pour leur véritable grandeur et pour leur croissante civilisation? Car les progrès qu'un peuple fait chez lui, à l'intérieur, dans sa propre maison, dans sa patrie, sont les plus importants, ceux qui l'intéressent le plus et touchent le plus à son bonheur. Malheureux et misérables sont les peuples obligés d'aller chercher leur vie au loin, à l'étranger, parfois malhonnêtement, et le métier de pirate ou d'écumeur de mer n'est pas le plus honorable des métiers, fût-il anglais.

Et cependant, à cette heure, aux Etats-Unis d'une république florissante et qui devrait se sentir heureuse, il y a un parti très puissant, sinon tout puissant, qui veut l'extension, l'expansion, l'agrandissement, le prolongement des frontières, la prise de possession de territoires lointains et la conquête. Car l'on ne s'agrandit plus ainsi sans conquérir. Il faut prendre pour s'étendre. C'est la doctrine anglaise de l'impérialisme,—doctrine qui peut bien être celle de la ruse, de la force et de la violence, mais qui n'est certainement pas celle de la justice. Puis, doit-elle être celle du succès? Car si vous voulez faire aboutir la civilisation américaine à une civilisation anglaise,—ce qui ne serait ni un progrès pour l'humanité ni une gloire pour les Etats-Unis — savez vous si cet aboutissement ne serait point un renversement, un anéantissement, une fin ou un désastre?

Est-ce que l'on passe sans danger d'une civilisation à une autre, et si vous changez radicalement, presque sans transition, dans un moment de passion peu raisonnée et peu raisonnable, vos habitudes, vos conditions de vie et la logique de votre existence, croyez-vous que la révolution à laquelle vous demandez une nouvelle existence, qui doit vous apporter des biens et des honneurs sans nombre, ne vous sera pas plus fatale et mortelle que généreuse et glorifiante?

XVI

Car ce qui se passe ou ce qui menace de se passer maintenant aux Etats Unis est toute une révolution, et une révolution aussi radicale que possible contre la république et la démocratie, avec le renversement des institutions qui ont fait la grandeur et la prospérité de la république américaine, avec la fin d'une Constitution qui aura peut-être été la plus parfaite des Constitutions politiques connues, mais sur laquelle l'impérialisme aura mis sa main qui souille et qui brutalise.

Est-ce que l'Europe, lointaine hier, n'est pas actuellement aux portes des Etats-Unis? Bien plus, est-ce que cette Europe des royautés, des monarchies, des institutions monarchiques et du militarisme qui n'avait rien de commun hier avec la démocratie américaine, qui semblait une histoire du vieux monde et du passé, qui devait être pour les Etats-Unis l'exemple des flotes ivres aux Spartiates sobres, n'est pas aujourd'hui au cœur des Etats Unis, dans leurs murs, dans leurs villes, dans leurs Etats, dans leur peuples et dans leur gouvernement?

Oui, le fléau de l'Europe est ici, et ce fléau, cet ennemi de tout travail, de toute paix, de toute justice et de toute liberté, qui asservit l'homme, qui le transforme en machine, par qui les peuples et les nations s'égorgent, à qui l'on doit une horrible civilisation de sang, de crimes et de pillage, se nomme le militarisme. C'st une vieille institution barbare et criminelle. Elle a tué des millions et des millions d'hommes. Son métier est de tuer encore toujours. Elle a pour science et pour morale qu'il y a trop d'hommes sur la terre et qu'il faut en sacrifier de temps en temps. Elle subordonne tout naturellement le droit à la force ou donne à la force la légitimité du droit. Elle donne au canon la suprématie de la vérité et de la puissance. Elle est la conquête. Elle est l'institution de la conquête.

Car le militarisme, avec ses soldats, ses canons, ses engins de destruction, ses formidables moyens de mort, ses armées savantes, permanentes et toujours prêtes pour la bataille et pour la conquête, n'est pas autre chose que cela. Il dit un état de guerre constant. Il supprime une civilisation de paix et de travail. Il arme une nation dans tous ses membres. Il militarise tout un peuple pour le combat. Il vous oblige à produire pour l'armée seulement. Il ne consacre que les taxes de guerre. Il fait du parlement un serviteur militaire qui n'ose pas dire non. Il élève le césarisme des généraux et des chefs, à la hauteur d'une classe aristocratique et supérieure qui pourra peut être donner demain un César heureux et glorieux à la république vieillie, dépopularisée et déconsidérée.

A cette heure même, avant que d'être une institution régulière et permanente, lorsqu'elle n'est encore qu'une organisation de mercenaires à la façon carthaginoise, que l'esprit nouveau, anti-républicain et anti-démocratique, brutal et impérial, n'a point dégagé une armée improvisée, informe et conquérante; et si M. Roosevelt, demain, occupait les secondes fonctions de la république et présidait le Sénat des Etats Unis, faudrait-il s'étonner beaucoup que la révolution fût faite et la civilisation américaine frappée mortellement?

Bryan sans doute est là, orateur incomparable, homme d'Etat de première grandeur, patriote incontesté, Americain superbe et démocrate aussi sûr et aussi solide que Jefferson lui-même. Nul ne peut le surpasser par le talent et par le caractère. Si l'*américanisme* des pères, des aïeux et des fondateurs de la république est dans quelqu'un, c'est dans lui.

Pourtant, qui sait?

Les peuples ont le sort qu'ils méritent, ou plutôt:

Habent sua fata populi.

J. GENTIL.

Le langage des timbres.

Prêtez la plus grande attention quand vous recevez une lettre, à la façon dont le timbre est placé sur l'enveloppe. Là est le vrai sens de la missive. Le langage des timbres est un langage secret, et commode, dont nous sommes heureux de révéler le mécanisme à nos lecteurs, tel que nous l'apprenons de source sûre. Vous écrivez la lettre la plus innocente, que chacun pourrait lire. Mais vous placez votre timbre dans le coin du haut et à droite: cela signifie: Je désire votre amitié. En somme c'est encore la façon la plus convenable de le placer. Car si, au lieu de le mettre bien droit, vous l'incliniez un peu à gauche, il voudrait dire: Acceptez mon amour. On vous répondra dans le même langage. Le timbre touché, en haut de l'enveloppe et au milieu, signifie: Je pense à vous. Renversé, dans le coin à gauche, et en bas, il est d'un excellent augure. Il veut dire: Vous triompherez de toutes les épreuves. Dans le coin droit, au tiers inférieur de l'enveloppe, il signifie: Votre amour me ravit. Tout à fait dans le bas, et un peu penché, il indique la capitulation définitive; soyez heureux et content; mais s'il est placé sur le côté gauche et renversé, il veut dire: Je ne suis pas libre; dans la même place, mais couché, il signifie: Mon cœur est à un autre; dans la position symétrique, à droite, il rompt toutes relations: Ne m'écrivez plus. Il y a encore des positions qui demandent des rendez vous et d'autres qui les refusent. Il y a des serments, des aveux, des réticences, des ruptures et des feintes, qui se révèlent par l'inclinaison et la place du timbre. Il soupire, il regrette, il espère. Que de choses dans un timbre! On remarquera seulement que ce langage, aussi bien que celui des fleurs, ne s'applique qu'aux choses de l'amour, qui est le plus subtil des dieux et des inventeurs.

BONHEUR.

Etre seul et revivre, auprès du feu qui brille.
Tous les chers souvenirs, tous les rêves passés;
Evoquer tes chansons, tes jeux de jeune fille,
Et les mots enchanteurs qui nous ont fiancés..

Songer aux premiers soirs, où nos mains réunies
A l'heure où vont rentrer les troupeaux poussiéreux,
Nous allions, écoutant les chastes harmonies
De notre jeune amour qui chantait sous les cieux....

Penser aux doux propos de ces amours naissants,
Aux longs émois causés par nos premiers baisers,
A nos courses parmi les herbes caressantes,
Les frais sentiers coupés de ruisseaux irisés..

Penser à tout cela, songer à tous ces rêves
Et se dire bien seul auprès du feu qui luit:
"Ah! tout ce bonheur mort, avec ces heures brèves,
"Qu'est-il donc à côté de celui d'aujourd'hui!"

D'Où Viennent les Perles.

Les pêcheries de perles de la Mer Rouge se font sur toute l'étendue de l'eau. Les tribus arabes emploient à cet effet à peu près trois cents bateaux dirigés par des équipages de cinq à douze hommes, chacun pourvu d'un certain nombre de petits anots. Il y a deux saisons de pêche dans l'année et ce trésor est parfois aussi trompeur, dit-on, qu'un autre trésor bien plus précieux—la santé, que tant de personnes cherchent inutilement. Ce qui conduit le plus sûrement à la santé c'est le Hostetter Stomach Bitters un remède inappréciable pour les désordres de l'estomac, recommandé par les meilleurs médecins depuis cinquante ans. Il devrait être pris pour la constipation, l'indigestion la dyspepsie, les désordres du foie, la faiblesse des reins et tout désordre résultant d'un sang impur et d'un estomac fatigué.

COINS D'ENFANCE

UN NOEL.

Jack est fourré, à quatre pattes, comme un petit chien, dans la grande armoire. Il se livre à une besogne grave, il compte les paires de bottines de la maison: celles de papa, celles de maman, et celles de Marie, la bonne; il espère que, mises dans la cheminée de sa chambre, elles se convertiront, grâce à Monsieur Noël, en cornets de bonbons.

Il les place donc dans la cheminée, par ordre de taille: voici les bottes de papa, on dirait les tuyaux du poêle en faïence de la salle à manger, les snowboots de maman, toutes rembourrées, elles semblent un nid à chocolats, les sabots de Marie si évasés, si béants et béats d'attendre quelque chose, des pastilles sûrement. Jack, sa besogne achevée, se relève, contemple les bottines, ainsi qu'un général regarde ses troupes. Papa entre à cet instant.

—J'arrange la cheminée pour Noël, explique Jack.

—Nous aurions dû la faire ramoner, répond son père en souriant.

—C'est vrai! Comment Noël fera-t-il pour passer, avec tous ses jouets?

—Il les laissera sur les toits.

—Et s'il pleut?

—La pluie ne tombe pas sur les jouets de Noël.

—Alors, dis, mon papa, Noël, il va partout en une nuit.... en France, en Espagne, en Russie.. partout....partout..même chez les Allemands?

—Il va partout.. en Afrique, en Amérique....

—C'est drôle.... il sera bien fatigué demain, Noël....surtout qu'il est vieux!

—Il se reposera chez le bon Dieu.

—Papa, est-ce qu'il va aussi chez les pauvres?

—Il va surtout chez eux.

—Il a raison.... il est gentil, Noël.

Jack approuve Noël, il lui donne, en son cœur naïf, un bon point, il le félicite; aussi, il allumera, ce soir, une petite chandelle en son honneur.

Cette nuit-là, Jack n'arrive pas à s'endormir, il regarde fixement la cheminée.... s'il pouvait voir Noël, lui parler? Que lui apportera-t-il? Une panoplie, des soldats, ou bien une verge? La porte s'ouvre; est-ce Noël? cependant il vient par la cheminée.... Non, c'est papa, et papa, lentement se dirige, sur la pointe des pieds, vers les bottines. Alors une voix crie:

"Papa, c'est toi le petit Noël."

Départ.

Grand'mère et grand-père accompagnent Germaine à la gare. On leur a donné leur petite fille pendant quinze jours; et comme les quinze jours sont écoulés, on la leur reprend. Les vieillards sentent mourir leur cœur en disant adieu à Germaine. Tous leurs enfants les ont quittés les uns après les autres, et ils sont seuls maintenant. Les enfants sont ingrats! quand ils n'ont plus besoin de leurs parents, ils les abandonnent! la reconnaissance n'est pas une dette, on n'est pas tenu au remboursement; c'est un souvenir ému que l'on accorde, à certains instants courts et espacés.... Germaine chantonne d'une voix douce comme une caresse:

—Au revoir, grand'mè.

—A bientôt, ma chérie.

—Tu viendras me voir à Paris, grand'mè.

—Je suis vieille, je ne voyage plus guère.

—Alors je viendrai te voir avec papa, et pis maman aussi, et pis mon frère, et pis la bonne ....et pis tout le monde.

Et la fillette, la tête passée à travers la portière du wagon, rit aux vieux, et portant sa menotte grasse et rose à ses lèvres, elle leur envoie des baisers.

Grand-père tient à ce que sa petite-fille ne perde pas trop vite le souvenir de son visage ridé; c'est pourquoi il lui recommande:

"Tu ne nous oublieras pas, au moins."

"Je penserai toujou à vous à à Paris.... je vous écrirai".

"Mais tu ne sais pas écrire".

"Ça fait rien.... je ferai des bâtons."

Une lecture.

Jack a joué au soldat, a mis sur ses cheveux blonds un képi tout doré, et il a dit: "je serai général". Jack a joué au courrier, a fait claquer très fort son fouet à manche blanc, et il a déclaré: "je serai cocher". Mais il est fatigué de s'être tant remué, d'avoir mené tant de soldats à la bataille....à la victoire, car Jack n'est jamais battu, c'est le Lilliput-Napoléon, d'avoir été tant de chevaux et tant de cochers à lui tout seul; et, pour faire plaisir à sa mère, qui a remarqué qu'il est en nage, il consent à se reposer, en lisant un livre de la Bibliothèque Rose, un conte de fées. Il s'étend sur le tapis, ventre à terre, la tête dans les mains, et ses boucles blondes retombant sur le livre posé sur un tabouret, font de l'ombre, une ombre qui serait faite d'un peu d'or. Il se passionne; il s'émeut, il pleure; subitement il pousse un cri:

"Qu'as-tu, Jack?" s'écrient son père et sa mère qui, ayant entendu son appel, accourent tout bouleversés.... "as-tu mal aux dents?

—Non.

—Une abeille t'a-t-elle piqué?

—Non... mais la princesse... ah, papa, la princesse!

Câlin, il monte sur les genoux de son père, et pose sur ses joues barbues son visage, où roulent des larmes.

—La princesse?

—La princesse a été tuée par un mauvais génie.

—Jack, je t'en prie, ne pleure pas comme cela.... tu ne la connais pas, cette princesse?

—Non, mais toi, papa.... dis, toi, papa, tu ne mourras jamais.... jamais, dis.... nous serons toujours ensemble, toujours, toujours.

—Hélas! nous mourrons tous un jour, mon pauvre petit.

Jack se presse contre son père, se blottit sous sa redingote, lui emprisonne le cou dans ses petits bras, inonde sa barbe de ses larmes, la broie avec ses mains, la mâche avec ses dents, et désolé, pris d'une vraie crise de désespoir, il s'écrie:

—Dis, papa, que tu ne mourras pas... jamais... jamais.

Papa ne veut pas faire de peine à son Jack, et, un peu ému, il dit solennellement:

—Eh bien, je te promets, Jack que je ne mourrai jamais.

La dînette.

Jack et Jane passent l'après-midi ensemble.

Quatre heures sonnent, ils éprouvent l'envie de manger, ils feront la dinette. Jack va chercher un vieux ménage, et aidé de Jane, il met le couvert. Ils discutent le menu: auront-ils une soupe au chocolat ou au champagne, du sucre au pain ou du miel au pain? C'est très grave! Jane comprend qu'elle doit donner son avis, qu'elle est déjà maîtresse de ménage, et que son opinion doit être décisive. Jack est indifférent, ce sont trop petites choses pour lui! Napoléon n'aurait jamais consenti à être Vatel. Enfin Jane a préféré une soupe au chocolat, parce que c'est moins cher, parce qu'elle doit être économe comme maman, et qu'elle aime beaucoup le chocolat.

Ils se sont mis à table, ont déplié leurs serviettes, et ils mangent sérieusement—oui, sérieusement—car, comme ils sont seuls à table, que personne ne les surveille, ils se sentent responsables de leurs actes, ils deviennent "des grands" subitement, ils entrent d'un coup dans la vie conjugale, en grignotant du chocolat en tête-à-tête.

Jack a redemandé de la soupe à Jane et Jane a dit: "Gourmand!"—Jack a encore redemandé de la soupe à Jane, et Jane, froissée cette fois, a déclaré avec un air royal: "Ça se fait pas." Jane, en prononçant ces mots, a compris qu'elle était dans le vrai, elle s'est respectée avec vénération de répéter ce que sa mère répète si souvent, elle a été éblouie de son importance, des mots profonds qu'elle a lancés, et elle attend, solennelle, la réponse de Jack.... Jack ne répond pas, il boude.

Alors, Jane craignant que la dinette ne soit interrompue par une scène, descend de sa chaise, va vers son petit mari, joujou conjugal qu'elle aime presqu'autant que sa poupée, et l'embrasse.

Jack consent à lui rendre son baiser; mais, d'un ton rageur il ajoute comme post-criptum à son baiser.... "Quand tu seras ma femme pour de bon, ça se se passera pas comme ça.... c'est moi qui servirai à table.".

Le travail noir impossible dans les filatures.

Presse Associée

Charleston, Caroline du Sud, 18 août—On vient, une fois de plus, de mettre à l'épreuve le travail nègre dans les filatures, notamment dans la filature Vestor; mais on n'a pas reussi, ce à quoi s'attendaient les directeurs de l'établissement. Les travailleurs nègres manquent complètement de constance.

La première fois qu'on les engagea, on leur fournit des blancs pour les diriger, mais le maniement de ces machines exige beaucoup de délicatesse; après plusieurs semaines d'apprentissage, au moment où ils eussent pu commencer à travailler avec succès, il disparaissaient le soir, et ne reparaissaient plus, le lendemain matin. On avait engagé des ministres noirs pour les encourager: l'expédient n'a pas réussi.

—:o:—

Le ministre japonais Ito refuse d'intervenir en faveur des Chinois.

Presse Associée.

New York, 18 août—Suivant une depêche de Londres à la "Tribune", une dépêche de Yokohama dit que Li Hung Chang a fait un chaleureux appel au marquis Ito, et lui a demandé d'exercer son influence sur les puissances. Le marquis a répondu poliment que, pour le moment, cette démarche était impossible.

—:o:—

La fuite de la Cour Impériale.

Presse Associée.

Londres, 18 août—La seconde édition du "Daily Telegraph" publie une dépêche spéciale de Shanghaï qui annonce l'entrée des alliés à Pékin, sans opposition. Ils ont été reçus amicalement par le prince Ching.

Tous les éléments hostiles se sont échappés de la ville. La cour impériale s'est réfugiée à Sheng Si, le 11 août, avec les manchous. Les troupes de Kaussu sont allées au sud-ouest, en vue de détourner les alliés et de les empêcher de poursuivre la cour.

---

et la vengeance fait excuser bien des choses.....

—Quand elle est juste, Soubise.

—La mienne est juste....

—Non.... Dans tous les cas, c'est de moi seul que votre lettre aurait dû parler.... et en parlant de ma mère comme vous l'avez fait, vous avez commis plus qu'une lâcheté: une infamie.

Le garde resta longtemps sans répondre, et tout à coup, à voix basse:

—C'est vrai, je me le suis dit ce matin, et si je suis venu de ce côté, vers le "Sapin toujours vert", c'est parce que j'espérais rencontrer le facteur....

—Et lui redemander votre lettre?

—Oui, parce que j'ai des remords.... j'ai des remords.

Il laissa retomber sa tête sur la table.

—Le facteur est ici, Soubise.... sous la tonnelle.

Soubise regarda. Ses yeux [illegible]urcis par l'ivresse, ne disaient point. Il fallut que [illegible]and l'amenât jusqu'à Gérard, [illegible]out, prêt à partir. L'honnête [illegible]re du paysan exprimait une [illegible]iété bizarre. Il était très pâ[illegible] de la sueur mouillait son [illegible]ont, et la pupille était dilatée démesurément. Déjà l'opium faisait son effet.

—Eh bien, qu'est-ce que j'ai donc, moi?

Il se mit à rire.

—Je ne peux plus boire un verre de vin blanc sans me trouver mal?

Et voyant le garde qui s'approchait:

—Eh! père Soubise, déjà dans les vignes?.... Vous êtes matinal....

—Gérard, monsieur le comte vous a expliqué qu'il me fallait une lettre que vous avez trouvée à Basse Grange et qui est dans votre sac.

—Une lettre au procureur de Nantes?

—Juste.

Gérard passa la main sur son front; il chancelait.

—Décidément, je suis paf, pensait-il.

Il jeta un regard de reproche.... un regard soupçonneux, à Roland.

Ce regard disait clairement:

—Vous m'avez grisé.... Pourquoi? dans quel intérêt?

Puis, son sac de cuir dans le dos, il dit résolument:

—Vous voulez cette lettre, tous les deux?

—Oui.

—Eh bien! vous ne l'aurez pas. Si vous la voulez, allez la demander au procureur de la République de Nantes.

—Gérard! dit Roland, irrité.

—C'est tout ce que j'ai à vous dire.... Au revoir!....

Le facteur se raffermit sur ses jambes et gagna la grand'route. On le vit qui s'éloignait d'un pas mal assuré.

Soubise, tout à coup, s'élança dans le fond de l'auberge.

Il seprit son fusil laissé dans un coin, dit au cabaretier:

—Je vous laisse votre eau-de-vie.... je ne boirai plus....

En passant devant le jeune homme, il porta la main à sa cape.

Son visage était rude, les sourcils étaient froncés, les yeux sombres.

—C'est vrai.... monsieur Roland.... que vous soyez coupable ou non, ce que je viens de faire, c'est une lâcheté et une infamie.... Adieu....

—Soubise, où vas tu? dit Roland effrayé....

—Ne vous inquiétez pas de moi!

Le garde paraissait dans un tel état de surexcitation que Roland hésita à le suivre.... Mais la lettre! la lettre qui s'éloignait là bas, avec le facteur....

Et cette lettre, il la lui fallait;

Il paya le vin blanc consommé.

(A continuer.

Avis aux Mères.—Le Sirop Calmant Soothing Syrup de Mrs Winslow devrait toujours être employé pour les enfants en dentition. Il soulage immédiatement le petit patient; en apaisant les douleurs de l'enfant il produit un sommeil naturel et réparateur, et le petit chérubin se réveille "vif comme un pinson." Ce médicament est très agréable au goût. Il calme l'enfant, amollit les gencives, arrête les douleurs débarasse des gas, régularise les intestins, et est le meilleur remède connu pour la diarrhée, qu'elle provienne de la dentition ou de toute autre cause. Vingt-cinq sous la bouteille. Ne manquez pas de demander "Mrs Winslow's Soothing Syrup".

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

36 Commencé le 17 décembre 1899

L'ŒIL D'OR.

PAR JEAN ROLLAND

TROISIÈME PARTIE.

L'HÉRITAGE DU COMTE DE MAUPERTUIS

IX

DE CHARYBDE EN SCYLLA

Suite.

—Ouf! fit le survenant encore essoufflé, il n'était que temps! Maudite serrure! ce qu'elle m'a donné de fil à retordre! et ce brigand de verrou que le gredin m'avait fait la mauvaise farce de pousser! Encore un peu et j'arrivais trop tard....

C'était évidemment pour lui-même que monologuait ainsi le personnage, car ni la jeune fille ni son agresseur n'étaient en ce moment en état de le comprendre. Edith, pâle, égarée, d'une rigidité de cataleptique, restait appuyée à la muraille. Quant au baron, dans un paroxysme de rage impuissante, il cherchaite instinctivement des yeux une arme quelconque.

Mais en poursuivant sa victime il s'était nécessairement désarmé et il lui eût fallu retraverser la chambre afin d'arriver au revolver gisant abandonné sur la table. L'inconnu surprit la direction de son regard et d'un saut agile recula jusqu'au pistolet dont il s'empara. Et mettant en joue le misérable:

—Pas un geste, pas un mouvement, ou je vous brûle la cervelle.

Birmont fit entendre un grondement de colère.

—Ne bronchez pas, déclara le jeune homme, car je n'hésiterais pas à vous tuer comme un chien!

Le baron ne répondit rien, mais d'un regard éperdu il considéra la porte entrebâillée, calculant ses chances d'évasion, se demandant si dans un élan suprême il n'arriverait pas à bousculer celui qui le tenait en joue.

—Ah! reprit ce dernier que semblait vivement intéresser cette pantomime, mais dont le flegme ne se démentait pas, ah! nous voudrions prendre de la poudre d'escampette! Plus tard, baron; pour l'instant nous avons encore, vous et moi, quelques comptes à régler. Donc si vous tenez à votre peau, ne faites pas le méchant et peut être alors vous en tirerez-vous sans trop de déchet.

En s'entendant nommer par l'intrus, Birmont ne put retenir un tressaillement de surprise.

—Qui donc êtes-vous? bredouilla-t-il, comprenant enfin que toute résistance était inutile.

—Qui je suis? Mais quelqu'un qui depuis longtemps s'intéresse à vos petites affaires et à qui rien de ce qui vous importe n'est étranger. Ainsi cette dame vous gêne? Eh bien! soyez tranquille, nous n'allons pas tarder à vous en débarrasser.

Petit à petit, durant ce colloque, Edith revenait au sentiment de la situation. D'abord elle avait eu peine à comprendre que l'intervention d'un étranger venait de l'arracher à la mort. Puis peu à peu son cœur s'était remis à battre normalement et elle reporta son regard sur le sauveur inconnu auquel elle devait son salut.

A ce moment, une nouvelle angoisse l'étreignit; cet homme, elle l'avait déjà vu et soudain ses souvenirs se précisèrent. Oui, au fait, c'était bien lui, celui que lui avait désigné Sidney, l'homme de police qui certainement la cherchait. Ainsi elle n'avait échappé à de Birmont que pour tomber aux griffes du détective qui la poursuivait sans doute; elle se savait innocente, mais l'acharnement qu'on mettait à la rechercher prouvait assez qu'on la croyait coupable.

Toutes ces pensées passèrent dans son esprit avec une rapidité d'éclair. Un moment, elle songea, tout comme celui qui tremblait lâchement sous le revolver du détective, à tenter quelque folle évasion. Mais elle se sentait brisée. Puis un scrupule la retint. Cet homme venait de lui sauver la vie. D'ailleurs il ne se montrait pas pressé de s'assurer de sa personne. Même le regard de cet agent, bien loin de trahir quelque féroce animosité, ne s'attachait au sien que comme chargé d'une tendre pitié.

Elle en était là de ses réflexions quand elle en fut tirée par ces paroles du détective.

—Tenez, Madame, c'est le moment de me donner un petit coup de main. Mon Dieu! comme vous tremblez. Rassurez vous, vous n'avez plus rien à craindre, nous allons rendre ce gredin aussi inoffensif qu'un agneau.

Tout en s'expliquant, de la main qui lui restait libre, il avait fouillé dans ses poches, il en tira de minces et solides cordelettes,